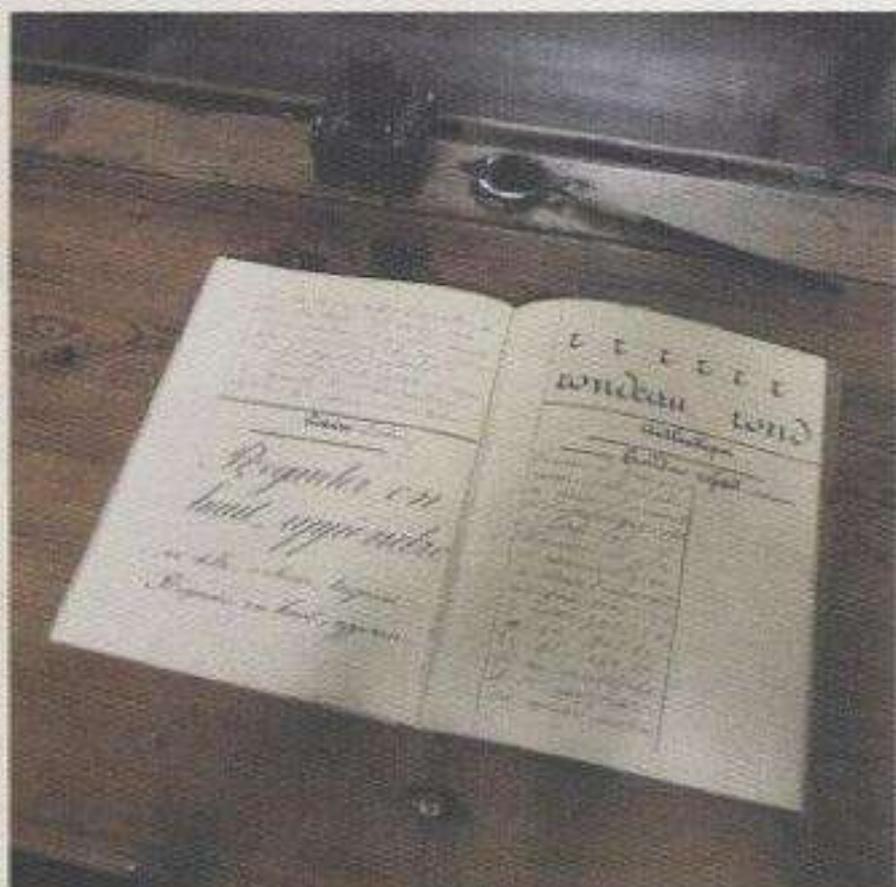


René Guy CADOU



*Mon enfance
est à tout le monde*

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

Dédicace

AVERTISSEMENT

PREMIÈRE PARTIE - SAINTE- REINE-DE- BRETAGNE

1 - NAISSANCE

2 - LE PRESBYTÈRE N'A RIEN PERDU DE SON CHARME
NI LE JARDIN DE SON ÉCLAT

3 - SAINTE-REINE ET LA MAISON

4 - L'ALLÉE DU CALVAIRE

5 - LA FORGE DU PÈRE COUVRANT

6 - QUELQUES MYTHES DE L'ENFANCE

7 - MARIE DELAHAYE

8 - PACIFIQUE LIOTROT ET MATH URINE ROULETTE

9 - AVENTURES MYSTIQUES SANS LENDEMAINS ET
NOËL 1926

10 - PELOUX

11 - GRAND-MÈRE BENOISTON, L'ONCLE ÉMILE

12 - ONCLE ZIDORE, LE MARIN

13 - LES PASSANTS DE SAINTE-REINE

14 - ROUGEOLE

15 - PROMENADES. LE PHONOGRAPHE DE MADAME
RICHARD.

16 - OCCUPATIONS. LE NOM DE MONTE-CRISTO
PRONONCÉ PAR MON PÈRE. L'INACCESSIBLE GRENIER.

17 - LE TEMPS DE TRACY-LE-MONT

18 - VACANCES EN AUVERGNE

19 - DERNIER HIVER À SAINTE-REINE

20 - UN RÊVE

21 - VENUE DE L'ONCLE MAURICE

22 - COURSES CYCLISTES. FÊTE AU VILLAGE.

CINÉMATOGRAPHE

23 - LA MORT DES CHIENS. DÉPART.

DEUXIÈME PARTIE - 44, RUE DE CARDURAND

1 - INSTALLATION

2 - RENTRÉE DES CLASSES. ÉLISÉE VINCE. LA MAISON
D'HERBINS.

3 - LES MUETS ONT LA PAROLE

4 - NUITS

5 - LE TEMPS DE LA FIN DES CLASSES

6 - LA RÉPUBLIQUE DE CARDURAND

7 - « LA TIRELIRE »

8 - LECTURES

9 - THÉÂTRE EN CHAMBRE. VIOLON. JOURNÉES
D'HIVER.

10 - LES FILLES COROLLAIRE

11 - LE DRAP

12 - DIXIÈME ANNÉE

TROISIÈME PARTIE - 5, QUAI HOICHE

1 - RENOUVELLEMENT

2 - PAYSAGE ET PERSONNAGES DE DEVANT LES YEUX

3 - LYCÉE

4 - CHÂTEAUX DE LA LOIRE

5 - LA MORT DE MAMAN

ÉPILOGUE

PROSE ET FRAGMENTS

À propos de l'auteur

Notes

Copyright d'origine

Achevé de numériser

*À la mémoire
de Georges et Anna Cadou,
mes parents chéris.*

*« Tous les secrets du poète sont là. »
René Guy Cadou
(Mon enfance est à tout le monde)*

*« Sainte-Reine de Bretagne
En Brière où je suis né
À se souvenir on gagne
Du bonheur pour des années »¹*

Ce bonheur gagné, perdu, René Guy Cadou devait le retrouver à Louisfert, près de Châteaubriant, après des années d'errance, de poste en poste, dans les villages de Loire-Atlantique.

Enfin stabilisé, en accord avec lui-même et ce qui l'entoure, dans une maison d'école semblable à celle d'autrefois et s'ouvrant sur un horizon d'arbres, le poète, soudain, se ressource. Les images de l'enfance reviennent en cortège et vont prendre corps avec une fraîcheur et une puissance d'émotion qui irriguent à vif son univers poétique.

*Au printemps 1947, René effectue un court voyage à Sainte-Reine, comme pour une furtive mais essentielle remise à jour, puis, de la mi-juillet à Noël 1947, il rédige ses souvenirs, qu'il offre à tous sous le titre *Mon enfance est à tout le monde*.*

Cette enfance, précise-t-il au départ, est celle d'un poète, son « bien inaliénable et le plus cher », mais aussi celle d'une « destinée commune à tous les enfants du peuple », pour lesquels brille « le chandelier à sept branches de la plus pure imagination ».

René, en quelques mois d'une paix et d'une sécurité reconquises, va donc renouer les fils d'un quotidien à la fois très infime et très fertile, les mille riens qui vont faire d'un village d'enfance exactement situé dans l'espace et dans le temps, un lieu où l'universalité de la poésie va trouver racine.

*« Sainte-Reine ! Sainte-Reine ! Je t'aime
trop pour t'étreindre d'un seul regard »*

Mon enfance est à tout le monde

*

Sainte-Reine-de-Bretagne n'est qu'un petit bourg à la limite de la Brière, vaste étendue de marais au nord de la Loire, là où le fleuve se perd dans la tourbe et les roseaux avant de rejoindre l'océan. Petite bourgade mais ciel immense reflété par l'eau qui se fraie d'innombrables chemins entre les îles.

Dans les années 1920-29 cette terre cloisonnée demeure empreinte de particularismes bien propres à impressionner la sensibilité d'un futur poète.

À la fois proche de Saint-Nazaire, le grand port industriel, et, pourtant, à mille lieues de là, grâce à ses lois internes et à son type de civilisation insulaire jalousement préservé sous les toits de chaume, c'est une région marquée par la « grande guerre » qui l'a endeuillée, mais encore intacte dans son mode de vie et son savoir originel transmis par les anciens.

À l'affût de cette terre et du jaillissement des souvenirs, René Guy Cadou, descendant en lui-même, va, inconsciemment, ouvrir les vannes et déployer ses filets pour une pêche miraculeuse.

*

*En effet, parallèlement au travail de prose qui s'inscrit deux ans après la rédaction de son roman *la Maison d'été*, René va, de 1947 à 1949, faire œuvre de poète avec une rare fécondité. La source de vie qu'il vient de libérer l'abreuve et le garde des atteintes d'un mal bientôt prêt à l'envahir.*

C'est comme s'il s'agissait pour lui de se découvrir, de s'identifier, de reconnaître son vrai visage avant la sournoise emprise de l'ombre.

Au cœur de Poésie la vie entière, qui réunit les Œuvres

poétiques complètes, l'enfance afflue, et les images, les notations se recourent, presque au jour le jour avec celles du récit en prose qui les donne à voir dans leur continuité.

À la lumière de Mon enfance est à tout le monde, le lecteur peut donc porter un regard neuf sur l'écriture en poésie puisqu'il assiste, en quelque sorte, à la gestation et à la cristallisation du phénomène poétique.

Une première confrontation entre les deux ouvrages vient d'être tentée. Il serait intéressant de s'y reporter en fin de volume.

On y retrouve les thèmes et les personnages chers à Cadou, ces éléments d'une réalité journalière qu'il explore et qu'il amène, grâce au pouvoir des mots, jusqu'à une sorte de magie qui n'est autre que leur vérité éternelle.

*

Allée du calvaire, jardin de l'hospice, petite chapelle, lieux où la mort rôde sous les apparences d'une calme douceur.

Chambre noire, train qui semble toujours être celui du dernier voyage, pagodes étranges à l'ombre de la Mère, lampe Pigeon qui témoigne du halètement de la vie contre tous les fantômes.

C'est toujours l'éternel combat entre l'homme et son double, entre l'enfant vivant et l'enfant mort, entre René et Guy, le frère disparu. Enfance heureuse mais hantée, où déjà surgissent une voix nouvelle, celle du phonographe, et un regard nouveau, celui du cinéma.

Intrusion de ce qui sera la voix distanciée de la poésie et le regard allusif sur une réalité qui n'est jamais qu'une des multiples apparences de la vie.

*

Les personnages traversent le décor, protagonistes d'un drame qui semble inscrit d'avance dans la pureté et l'acuité d'images aux

dimensions d'allégories : le Père qui redessine les gestes de la vie en invoquant ceux de la guerre et de la mort, la Mère à la chevelure protectrice, Marie-Reine, la grand-mère responsable de la légende, l'oncle Isidore revenu du Natal et qui préside à la naissance de l'exotisme et de ses fantasmes, Sœur Chantal, l'initiatrice au divin, Pacifique le garde-chasse, et puis les poètes, Jules Supervielle, Louis Parrot, venus en voisins de leur pampa ou de leur « Misery Farm ».

*

« Mon enfance... » est comme ce « chandelier à sept branches » tendu au sommet d'une vie trop brève pour éclairer non seulement le passé, mais aussi et surtout l'œuvre poétique qu'elle accompagne d'une lumière linéaire mais infiniment révélatrice.

Comme si René Guy Cadou prévoyant que les jeux seraient bientôt faits, abattait ses cartes pour une plus grande clarté.

Aussi bien, Mon enfance... s'achève en ce jour précis de l'adolescence où René, une feuille blanche sur les genoux, s'interroge : « Qu'est-ce que j'écris ? Que signifient ces mots maladroits que je dresse comme un rempart contre la nuit ? » Ce à quoi répond, dans Poésie la vie entière, le « Journal inachevé » :

« Voici que l'acajou verdit que la chambre s'emplit

De la marée inaugurale d'un poème

Et que cet enfant d'autrefois,

Se met à vivre à la fenêtre. »

Poésie la vie entière

Hélène CADOU

Mon enfance est à tout le monde fut publié une première fois en 1969, à tirage restreint, et d'après une maquette de

Christian Delorme, par Jean Munier, éditeur-créateur d'objets
artisansaux. Une seconde édition date de 1985, aux éditions du
Rocher.



René Guy Cadou en 1935.

AVERTISSEMENT

Ce livre pourrait être un roman, celui d'une existence entre toutes matinale qui s'est laissée porter par un ensemble de faits et d'enchantements propres à éveiller, aujourd'hui, la curiosité – ou la convoitise – du poète. Il s'agit en effet de l'enfance d'un poète et, qu'on veuille me l'accorder, de mon bien inaliénable et le plus cher.

J'ai pensé qu'il pouvait être significatif pour moi, et pour quelques autres, de renouer par l'intermédiaire du langage, les fils cent fois rompus d'une destinée commune à tous les enfants du peuple. Et, puisque ceux-ci sont toujours poètes, puisqu'il leur suffit d'une bille de verre, d'un caillou sur la route, de l'amitié d'un chien pour allumer en eux le chandelier à sept branches de la plus pure imagination, qu'il me soit permis de témoigner pour eux, de leur donner envie d'être à nouveau ce qu'ils étaient, alors que rien en eux ne laissait prévoir ces hommes maladroits ou féroces qu'ils sont devenus. N'est-ce point présomptueux de vouloir découvrir dans le comportement d'un enfant les signes quelconques d'une aventure humaine ? Les nuées de l'enfance sont telles qu'on n'aperçoit que par intermittence quelques étoiles, encore celles-ci se trouvent-elles passablement éloignées. Un « papillon » surréaliste conseillait jadis : « Parents, racontez vos rêves à vos enfants. » Sage précaution, qu'on s'est d'ailleurs bien gardé d'observer, faute de cette entente entre parents et enfants, ceux-ci se tenant de plus en plus dans un

monde fermé où les mêmes mots n'ont pas la même signification. Et les grandes personnes ont bonne mine qui font mystère du phénomène si simple de la création, alors qu'elles sont pour si peu de chose dans le déroulement de ce miracle. Que les parents n'oublient jamais que tout ce qu'ils peuvent dire pour leur défense sera finalement et promptement retenu contre eux. Leurs enfants sont d'une autre planète ; ils ont leur propre révolution. Parents, vous êtes étrangers à ma faune, à ma flore, et je plains vos caresses et je plains vos menaces. Vous ne savez pas combien je vous aime en silence pour tout ce que vous ne saurez jamais être pour moi.

Et ceci étant dit pour tous, parents des autres et de moi-même, puisque « Mon enfance est à tout le monde ».

PREMIÈRE PARTIE

SAINTE- REINE-DE- BRETAGNE

NAISSANCE

La porte vitrée de la cuisine a des rideaux rouges ; si le vent bouge, le soleil y danse. Dans le coin le plus sombre, une grande caisse pleine de ressorts brisés, de crins, de poils, d'odeurs, de fleurs de bois, de sous, un vrai trésor. C'est dans cette caisse que je suis né. Elle n'a rien de très particulièrement remarquable si ce n'est ce nom de Marseille qui s'y efface, ces deux chiffres dont l'un dressé comme une potence : 75, et ce bizarre lorgnon tordu autour de sa branche % Marseille 75 %, signes de mon ciel astral ; et pour les temps à venir aussi éloquents que la quincaille de la Balance ou le dard vengeur du Scorpion. Destinée d'épicier, diront les mages ; mais il n'y a que les sots qui ne se trompent point.

Malgré les assurances maintes fois réitérées de mon père, je n'ai jamais très bien compris comment j'avais pu venir de si loin dans cette caisse aux planches disjointes, mal rabotée et toute hérissée de clous comme une bogue de châtaigne. Il fallut qu'on m'apportât en vrac tout un fouillis de vrillons et quatre paillons à bouteilles – un pour chaque membre, bien sûr – pour que je me convainque à demi. Commande passée, envoi fut fait de ma jeune personne de cette ville dont jamais oncques ne sut le nom, et j'arrivai en gare de Sainte-Reine-de-

Bretagne, un dimanche gras de février 1920, sur les dix heures du soir.

L'employé des Messageries – il n'y avait pas de messageries - mettons le guichetier de service, bien que l'heure du dernier voyageur fût depuis longtemps passée, me conduisit lui-même, ménagements dus, sur une brouette, au domicile de mes parents, juxta la mairie, une maison d'école aux volets clos, à la façade proprement ravinée. Maman à peine remise, le champagne coula, et j'en bus pour ma part fort allègrement une large gorgée.

A huit heures le lendemain matin, la cour d'école est pleine du galop noir des enfants. Sur le seuil, la jambe serrée dans une bande molletière, en costume de chasse, et l'œil bleu demeurant fixé dans le lointain, mon père sursaute au balancier de l'horloge. Il frappe dans ses mains, les galoches sonnent sur la marche. On entend une petite voix qui récite « le Laboureur et ses enfants ». Dans la cour, il n'y a plus qu'une dernière feuille qui rôde.

Alors le maître d'école, comme s'il n'avait ouvert la porte que pour cela aujourd'hui, avec des gestes qu'il n'a pas désappris depuis la mort de mon frère, le maître d'école est venu lentement jusqu'au berceau, m'a bien pris dans ses bras, m'a enveloppé, et tout en chantonnant au fond de lui-même, avec des larmes dans les yeux, il a descendu l'escalier. La porte de la classe bâille sur le corridor. Il entre, il fait le tour des tables sans rien dire et me montre à chacun ; le premier de chaque division m'embrasse, et toujours sans rien dire, avec cette envie de sangloter qu'il cachait pudiquement, il me recouche dans mon berceau, descend très vite, à nouveau frappe dans ses mains :

« Et maintenant, prenez vos cahiers ! »

Dès les premiers jours d'avril, ma mère ayant dû reprendre sa classe, l'après-midi, on sortait ma voiture dans la cour, sous le poirier ; je dormais. Et j'étais depuis longtemps endormi que mon père chantait encore de cette voix qui était celle d'un bon ogre végétarien, et fausse comme monnaie belge :

*« Y a une pie dans le poirier
J'entends la mère qui chante
Y a une pie dans le poirier
J'entends la mère chanter
J'entends j'entends... »*

Mais je n'entendais rien, ni l'aboi des fidèles Breton et Bretonne dressés contre le grillage du chenil, ni le patois rude des petits paysans dont les jeux évitaient de justesse le précaire équilibre de ma demeure bohémienne. Je serrais fortement dans mon poing le cou de jeune fille du sommeil, je lui faisais des caresses de bave, j'étais vraiment copain. Et je ne me souviens de ces après-midi que par quelques nuages très hauts, toujours les mêmes, ou bien encore, en sursaut, le bruit mat d'une poire tombant sur la capote cirée de ma voiture.

LE PRESBYTÈRE N'A RIEN PERDU DE SON CHARME NI LE JARDIN DE SON ÉCLAT

Un grand jardin avec des hortensias, des rosiers. Le jardinier avait une grosse moustache et un canotier de paille, et, pour que ce soit tout à fait comme dans les toiles de Van Gogh, dans le fond, il y avait sûrement des tournesols.

Il me semble que j'ai vécu des siècles dans ce potager de l'hospice, siècles tout en fin de journées dans le mois d'août, quand le soleil s'endort la tête entre ses pattes dans une allée sablée.

J'avais deux ans et demi, et mes parents partis pour trois semaines en Auvergne, m'avaient confié aux gardiennes de l'hospice.

Je garde dans l'oreille le tintement nostalgique de la cloche du soir, voix qui trouait l'épais rideau du laurier et du lierre, voix douce et cassée comme celle de ce vieillard qui, les après-midi de dimanche, guettait, adossé à la grille, l'impossible passant qui donnerait à son bonjour quelques miettes de tabac.

Je n'ai retrouvé le son de cette cloche que bien des années plus tard, dans la propriété familiale d'un ami. C'était le soir ; la maison penchait sur la dune, le vent rabattait le sable sur le perron. Assis près de mon compagnon, son chien entre mes

pieds, je suivais du regard les jeux d'un enfant — le fils du métayer, sans doute — entre les tamarins. Et malgré moi, bien que je luttasse de toute mon énergie contre la puissance bête du souvenir, c'était moi à quatre pattes et le nez dans le thym ; la crécelle rouillée des grenouilles plus poignante que tous les airs retrouvés.

Mais vous retrouverai-je jamais Sœur Chantal qui vous entendiez si bien avec grand-mère pour m'apprendre à prier ? J'ai tout à fait perdu votre visage, je ne sais rien de lui que la grande cornette qui battait drôlement vos joues quand vous couriez après moi. Sœur Chantal, j'ai oublié jusqu'au premier geste de votre signe de croix, mais la première vous m'avez ouvert toute grande la porte de la solitude. Je n'ai plus derrière moi ce haut mur blanc tout percé de fenêtres où vos malades cueillaient leurs dernières journées, je ne sens plus ma main perdue comme une sauterelle tout au fond de votre rude main de blanchisseuse, je ne me souviens plus de vos baisers qui étaient sûrement très doux, mais en travers de ma vie il y a depuis lors, qui la barre, l'épaisse moustache de votre jardinier, tandis que tourne au fond du ciel, comme une lettre heureuse qu'on agite, le canotier du bonheur.

SAINTE-REINE ET LA MAISON

Les enfants ne voient jamais de leur village que quelques maisons ornées au front du signe de leur tendresse ; et pour moi, Sainte-Reine n'avait que cinq ou six maisons dont j'ai depuis longtemps oublié les blessures pour ne savoir que leur odeur de cuir, de pommes, de bois ou de tabac.

Mais parce que Sainte-Reine est quelque part à la limite de la Brière comme un feu d'herbes sèches, je sais encore les collines de Peloux où inlassablement tournaient les Moulins de la Fortune, la route du Roué, la briqueterie et cette forêt de la Madeleine dont le nom me faisait songer à une petite fille porteuse d'un immense moule à gâteau largement beurré et plein d'une pâte jaune et lourde à odeur d'œufs. La maison d'école, c'était, à l'extrémité du village, de vieux murs dévorés par une treille que mon père, une fois l'an, étendait sur la route pour la sulfater. La mairie, ai-je dit, faisait corps avec l'école, ce qui implique que jusque dans nos chambres montait l'odeur des vieux dossiers, de l'encre rance, du feu éteint. Le matin, la toux sèche de l'ancien secrétaire m'éveillait.

À gauche de la maison, quand on arrive de la forge – et la route, l'été, est un nuage très bas – à gauche et soulignant le jardin, un demi-pied d'eau qui coule dans le cresson. La reine

des prés s'accroche aux barbelés de la clôture, les moineaux piaillent dans les saules, et parfois la panse gonflée, un chat mort descend à petits coups le maigre courant. C'est avec mille précautions que je m'approche de ce gouffre où nul de mes navires n'a navigué. Je me tiens plus volontiers sur la route, sous le figuier qui est celui de la cure, et ferme comme une grosse clé l'allée ombreuse du calvaire.

Mais nulle part je ne suis aussi bien que dans ma maison ou dans la cour de ma maison.

La cuisine est celle d'un conte au bois dormant, lardée de broches et toute luisante de moules à gâteaux pendus au mur. Il y a une grosse cuisinière américaine dans la cheminée, et, sur la cheminée, couronnant l'inévitable série « d'épices », une haute cafetière semblable à ces moulins à vent contre lesquels partait en guerre Don Quichotte, toute bleue avec des papillons peints et des fleurs.

La lampe est posée sur la table, son abat-jour à perles tremble et se reflète dans le miroir violet de la toile cirée.

Et puis, c'est un corridor noir qui donne d'une part dans la classe de mon père, de l'autre dans la salle à manger.

Ô classe de mon père, je n'ai pas oublié tes longues tables aux pieds bots, les trois marches qui montaient à la chaire, ni les panneaux publicitaires de l'Ouest-État, ni cette cascade des Pyrénées qui dégringolait entre les deux fenêtres, entre les deux rideaux fanés. Le globe est tout en haut de la bibliothèque et c'est trois heures et demie d'hiver ; on entend chanter :

*« Les feuilles jaunes font litière
L'arbre grelotte à demi nu
Le ruisseau se change en rivière
Déjà l'hiver est re-ve-nu... »*

Mais dans la petite classe de Maman, je suis assis tout près de son bureau ; il y a un bouquet de houx sur l'étagère ; il y a des images de Perrault tout autour de ma tête, des guêpes mortes sur le plancher, tout au fond de la classe, là où il n'y a jamais d'élèves. Je crayonne des soleils fous et des chemins de fer sur mon petit banc, le petit banc de cordonnier sur lequel mon père répare les galoches. De grands tableaux, aux lettres magiques, dressent leur épouvante. Le sourire de Maman se confond avec les sables mouvants du dernier soleil dans les vitres...

Durant la période des grandes vacances, dans les temps de la fin septembre, on installe les poires d'hiver sur les estrades. Je ne quitte plus l'épaisseur un peu étouffante de ces murs, tant mon bien-être naît de cette odeur de suie, de poussière de craie, d'encre tarie lentement dans les godets de faïence ; je souffre délicieusement lorsque mon père, pour le déjeuner du lendemain, étrangle à la ficelle pendue à la poignée de cuivre de la porte, les deux pigeons d'une fable jamais reconstituée.

La salle à manger est toujours pleine de verres où les amis ont bu. J'aime son feu de bois, quand, vers les neuf heures du soir, en décembre, Maman et moi guettons la sortie du cours d'adultes.

Je ne connais cette salle à manger qu'à genoux, je m'y traîne à longueur de soirée, essayant, à l'aide d'une épingle à cheveux, d'extraire de petits bouts de corail logés dans les rainures du plancher, inépuisable trésor et vestiges d'un ancien collier de ma mère.

Il faut monter l'escalier ; les marches craquent et je serre très fort la jupe maternelle ; monde de terreur que je ne puis apprivoiser.

Ô Chambre Noire ! chambre vide et toute pleine d'un remugle confus, chambre aux sept femmes, à la petite clé sablée – on frotte et toujours le sang mort reparaît – chambre dont la fenêtre était de gros drap noir, comment saurai-je te chanter ?

Mon père y développait des photographies et personne n'y dormit jamais. Que savais-je de la photographie ? La porte entrebâillée, je devinais des membres lourds, des bottes, des sabres, des chauves-souris, un édifice monstrueux de pèlerines et de feutres. À des ficelles tendues séchaient des champignons ; on avait rangé des fruits verts sur la table, mais à la lueur d'une lampe Pigeon, je ne voulais rien voir d'autre que mes fantômes, instamment convoqués et chaleureusement craints.

L'ALLÉE DU CALVAIRE

Ai-je dit que de la petite fenêtre là-haut, dans la chambre de mes parents, la vue donnait sur un quadrilatère de murs de l'autre côté de la route ? Sur la route, toujours pleine de crottin, mon père tirait les moineaux ; quelquefois, l'un d'eux, seulement blessé, allait choir à l'intérieur du cimetière. Le voisinage de celui-ci m'apaisait, je trouvais comme un réconfort dans la présence de ces tombes, de ces croix ; j'accrochais mon regard aux angles de l'unique chapelle funéraire, demeure de la comtesse de X... Malgré tout, mon élan ne me menait jamais plus loin que la grille d'entrée ; parmi les fleurs jetées à gauche du portillon, je découvrais des débris de couronnes, j'en défaisais les perles avec lesquelles, le soir venu, je faisais des bracelets sous la lampe. Inquiet de mon larcin et délicieusement troublé, je revenais en hâte sur mes pas qui, invariablement, me conduisaient dans l'allée du calvaire.

Telle tu m'apparais encore, tapissée d'aiguilles de pin, ombreuse et bourdonnante de mille insectes à la fois éveillés. L'air monte lentement de la terre en petites fumerolles à odeur de résine ; il étouffe un peu, comme une effusion maternelle qui se prolonge ; il est plus frais dans le fossé où je descends souvent, une cuillère brisée à la main, creuser dans

la glaise des miniatures de fours à pains et de cavernes. Je m'arrête au bruit d'une pomme de pin qui roule et dont le bruit se répercute un instant sous les branches. Un écureuil, comme une étincelle dans la soie, grignote le ciel immuable du feuillage. Je me couche alors sur le dos pour mieux voir, les yeux me brûlent, je vis en rêve et j'aperçois, par un trou bleu des arbres, de grands palais de nuages qui déambulent et où il fait bon habiter.

C'est dans cette allée du calvaire que j'ai fait mes premiers pas ; j'y boulais comme un lapin, plus rieur que maussade. J'ai trois ans maintenant, et dans les longues récréations de la fin juillet, j'y accompagne mes parents et leurs élèves. Ô jeu des quarante voleurs, jeu des barres, comme je vous aime, assis entre les jambes de Maman ; je délaisse volontiers les bruyères pour vous suivre, des yeux, comme une voile haute sur la mer.

On pousse une petite grille qui grince atrocement dans l'épais silence des quatre heures, et là, il y a toutes sortes de plantes à foin et de grands arbres. Les allées sont sablées, on fait le tour de la chapelle. Mais par la porte entrebâillée, quelle fraîcheur ! L'ombre après le grand soleil. L'autel est recouvert d'une nappe de dentelle avec des vases toujours garnis de fleurs. Je ne crois même pas qu'il y ait autre chose que des fleurs dans cette petite chapelle ; les lis et les asters ont mangé les statues, et c'est pour eux seulement qu'on vient là, qu'on reste agenouillé de longs instants sur un tabouret de paille. On n'entre point là pour prier, mais comme dans une auberge perdue de montagne pour y trouver fraîcheur et repos.

C'est dans ce voisinage que grand-mère Benoiston avait choisi de m'apprendre le « Notre-Père », sur un banc de pierre au ras du sol et tout inondé de soleil. Le temps avait

disjoint les moellons et, furtifs, des lézards glissaient entre nos pieds.

« Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain quotidien ! »... « Quotidien », c'était pour moi un nom inscrit en caractères rouges sur le journal que chaque jour le facteur apportait à mon père. Pourquoi, le pain ? je n'en manquais guère et lui préférais les gâteaux à étoile de sucre, les castilles et le reinet gris de la mère Couvrant.

J'entraînais Grand-Mère, mécontente et boudeuse, par un raide petit escalier jusqu'à un terre-plein situé juste au-dessus de la chapelle. Dans une niche haute trois fois comme moi et grillagée, une statue de la Vierge aux couleurs délavées, et que j'aime beaucoup. Je lui porte des fleurs qui foisonnent sur le terre-plein, pervenches que je pique dans le treillage, entre deux étoiles au bleu pâli et un croissant. Dressé en équilibre sur le toit de zinc de la petite chapelle, j'aperçois là-bas, derrière la fuite des arbres, la morne étendue de la Grande Brière et le clocher de Saint-Joachim. Les Moulins de la Fortune tournent en chantant, un vent frais se lève soudain, je suis heureux. Mais je l'étais plus encore à l'époque de la Saint-Jean, lorsque, mené par un grand gars de paysan, et tenu sur la selle trouée de la faucheuse, je faisais les foins à l'intérieur du calvaire – chaque année, quelques jours avant la procession.

Je regagnais la maison les bras chargés de longues herbes que dans mon pays on nomme herbes à tourterelles ou herbes tremblantes, et auxquelles mon amour ne donna jamais d'autre nom.

LA FORGE DU PÈRE COUVRANT

On ne voit d'abord qu'un cheval en travers de la porte, une grosse croupe dont la queue remue ; parfois le pied s'impatiente et retombe lourdement sur le sol. Un juron, le bruit répété du marteau comme le trop-plein d'un seau qui tombe au fond du puits. Je m'enhardis entre les jambes de la bête et j'aperçois, par-dessous son large poitrail, les jambes arquées et le tablier de cuir du père Couvrant.

Alors je vais m'asseoir sur le rebord de la fenêtre et j'interroge :

« Pourquoi frappes-tu ? Pourquoi la roue ? Pourquoi les pinces ? Pourquoi l'huile ? Pourquoi le feu ? » Je plonge à mi-bras dans un baquet d'eau grasse recouverte des minces pellicules brunes du fer cuit ; j'aime tourner la roue de la foreuse pleine de cambouis et recueille précieusement la fine sciure de métal. Ah ! comme tu es belle, étincelle jaillie de l'enclume qui meurs dans la moustache du vieux forgeron. C'est en vain que j'essaie de te cueillir, que je te poursuis comme un papillon, entre les fers usés jetés pêle-mêle sur le sol, tout au fond de cet atelier d'enfer plein de merveilleuse brocante et de chiffons.

Sans souci du hennissement clair du cheval, l'araignée nombreuse file aux angles de l'échoppe son rêve de mouches,

tandis que sous la cheminée, terrible, le feu passe sur les braises sa triple langue gourmande. Je ne respire que lentement tant m'opresse le brusque silence entre les coups de cloche du marteau, mais c'est un air toujours plus délicieux qui me pénètre. Corne brûlée, corne brûlée, tu ne sais pas quel goût tu m'as donné pour toutes les choses de la terre ! C'est ton souvenir qui fait que je m'arrête aujourd'hui au bord des villes, à cet endroit où, comme un doigt majeur, la cheminée d'une tannerie dresse dans un ciel éternellement nuageux son interdiction de séjour.

Dix minutes dans la forge du père Couvrant me déprimaient bien plus qu'un bain prolongé dans la mer, mais quel allègement après l'avoir quittée. La main griffue du forgeron me protégeait désormais dans toutes mes tentatives ; je ne craignais plus la rentrée des troupeaux, la colère des chiens, elle me persuadait par analogie de ma puissance humaine, elle me donnait une autre taille.

A peine de retour à la maison, je me saisissais d'un marteau et, accroupi devant le seuil, je forgeais à longueur de soirées sur la marche de pierre d'où fusait l'étincelle, l'épée d'argent gardienne de mon imagination.

La porte franchie, l'œil gagne aussitôt la maîtresse poutre du plafond qui porte, fixés par des punaises, et cela depuis trente ans au moins, les numéros de classe des conscrits, ceux qu'ils glissent à la casquette, en musant par les rues du village, aux beaux soirs des conseils de révision. Puis, l'étonnement passé – on ne sait plus guère aimer les témoignages naïfs – toute l'attention se porte sur le monument du fond, le vaisselier. Soutenues par de petites colonnettes de buis ou de merisier, et l'une de l'autre séparées par des poussins en plâtre, de larges assiettes,

creusées comme un chapeau, toutes criardes de coqs dressés, de bleuets, de fleurs multicolores et soulignées d'une légende qui est à la fois un proverbe et une semonce à l'égard de la malignité des hommes, ou encore un dicton des plus anciens âges. J'ai pris la place de la mère Couvrant près du foyer ; le feu est presque éteint. Je me saisis d'un tison dont l'extrémité brille encore et, armant mon bras pour de terribles moulinets, je lui fais décrire, dans la nuit de suie de la cheminée, ces cercles magiques par lesquels l'enfant communique directement avec Dieu. Et je prononce ce mot obscur, pour moi chargé de sens : « Brezin ! Brezin ! Brezin ! » qui est en quelque sorte une incantation du feu.

Mais je m'é gare, et quittant la forge du père Couvrant, je me devais d'entrer dans sa maison familiale où si souvent je fus comblé. Du temps de mon enfance, toutes les femmes du village, et même les filles, portaient la coiffe ; la mère Couvrant n'avait garde de manquer à cette coutume. Je la revois, assise auprès du feu, déjà toute ridée, rien que des rides horizontales, et le teint de ce beurre un peu rance dont toute la maison, je crois bien, avait l'odeur.

Mon admiration, et, je le dis aussi, ma tendresse pour cette femme ne venaient point seulement de sa bonté, de cette façon à elle de faire tourner la lourde clé dans l'armoire pour m'y cueillir une pomme, mais du mystérieux agencement de son intérieur.

Imaginez, s'il est besoin d'imaginer quand on est demeuré vingt ans comme moi dans les hameaux des pays d'Ouest, une haute salle soutenue par quatre murs épais, gardiens de la fraîcheur au plus chaud de l'été. Sur la fenêtre, des géraniums et des fuchsias, fleurs rouges au parfum un peu triste dont je mesure aujourd'hui l'amère douceur. La longue table commune est en bois de cerisier verni avec, à chaque

extrémité, un immense tiroir à poignée de cuivre qui s'ouvre sans bruit sur un trésor de pain blanc et de beurre, un coin pour l'ail et les plantes à civet.

QUELQUES MYTHES DE L'ENFANCE

Il est cinq heures et demie d'hiver. La grosse lampe de cuivre dont la mèche charbonne est allumée dans la cuisine ; le panneau est mis à la porte vitrée ; la soupe bout doucement sur la cuisinière américaine. Maman s'est installée avec sa broderie sous la lampe ; l'ombre de l'abat-jour ruisselle en perles sur son visage. Elle chante :

*« D'un grand magasin
D'la chaussée d'Antin
C'était la plus blonde des vendeuses
Et c'était aussi un vrai boute en train
Toujours on la voyait joyeuse... »*

ou bien encore :

*« On m'appelle Frisson
Mes cheveux sont très blonds
Mon cœur facile à prendre
J'adore les chansons, le rire d'un beau garçon
Les jolis soirs de fête
Un baiser dérobé, au lieu de me fâcher,
Me fait perdre la tête... »*

Le menton reposant sur la table – et la toile cirée est une fraîcheur d'eau – j'écoute les chansons de Maman. Je n'ai envie de rien d'autre que d'écouter, je voudrais que cette voix qui monte n'en finît plus avec ces paroles qui me font penser aux tresses dénouées de ma mère, à de longs embrassements dans le corridor noir avant l'heure matinale de la rentrée des classes.

Lorsque Maman se tait, machinalement, je reprends mon ouvrage ; j'ajoute une pièce au collier de sous belges, ou bien je contemple une fois de plus cette image où l'on voit saint Martin, du haut de son cheval, partager son manteau de pourpre avec le mendiant.

Depuis une heure, mon père a quitté la maison pour aller donner sa leçon au Roué aux deux jeunes filles du briquetier, belles jeunes filles, comme j'imagine aujourd'hui Clara d'Ellébeuse, qui venaient, chaque jeudi, apprendre de ma mère le chant et la couture. Elles furent, de près de dix ans plus âgées que moi, les seules compagnes de mon enfance ; c'est avec admiration que je les regardais manier l'aiguille, chantant les vieux succès de 1900 qui faisaient le bonheur de ma mère... Je trouve que Papa tarde bien à rentrer ce soir, je n'aime guère qu'il soit absent. Dans la cuisine, flotte encore une odeur de carbure parce que, avant de partir, il a rempli la petite lampe à acétylène de son vélo. L'odeur du carbure me fait mal, comme une main sur la poignée de la porte qui ne se décide point à tourner.

Six heures moins le quart ! Je regarde machinalement la boîte à ouvrage de Maman ; c'est un ancien coffre à gâteaux ; on voit une barque qui glisse sur l'eau d'une rivière ; dans la barque, il y a une jeune femme assise qui se protège du soleil avec son ombrelle. Tout cela est violet et fait penser à cette chanson que j'appellerai « la Chanson Violette » et qui si

souvent me berça :

*« La Belle se promène tout le long du courant (bis)
Tout le long du courant sur le bord de la Loi-a-re
Tout le long du courant sur le bord du ruisseau
Tra la la la la, gentil matelot... »*

Je songe aussi à une boîte de loto peinte en jaune et recouverte d'une image qui figure une pagode chinoise symboliquement tarabiscotée... Or, dans les mêmes temps, j'entendais parler pour la première fois, en classe, de la Maison d'Autriche.

Ô luttes de la Maison d'Autriche, vous teniez tout entières dans cette pagode qui était vraiment votre Maison ! Derrière les encorbellements du toit, je vous savais tous chevaliers sans peur et sans reproche d'un autre âge. Je vous faisais les yeux bridés. Vous aviez de grandes belles femmes à la chevelure noire piquée d'aiguilles, vous étiez toujours vainqueurs.

Pensant à vous, je n'avais plus aucun désir d'obéir à Maman ; vous me receviez dans un palais de marbre plein de griffons, vous ne me présentiez jamais de tisane. Alors, Maman disait : « En rentrant, Papa verra encore que tu n'as pas été sage, c'est écrit sur ton front. »

Cette menace levait en moi des épouvantes. Je dégringolais de ma chaise, me précipitais vers l'évier, me saisissais d'une main-éponge ou d'un torchon et, frottant de toutes mes forces, m'employais à effacer les signes infamants de ma désobéissance, à tel point que mon père, survenant, n'avait qu'à considérer mon front sanglant pour se convaincre de mon inconduite ; il refusait de m'embrasser, et jusqu'à vingt ans, c'est bien la seule punition qu'il m'infligeât, mais qui me peinait jusqu'aux larmes.

Que la Maison d'Autriche n'exerçât point sur moi son pouvoir maléfique, mon père, rayonnant de bonheur, sortait des manches profondes de son paletot de chasse des images, des jeux de cartes à un sou, des noix de gale plus légères et plus belles que toutes les billes multicolores de l'épicerie. Il ramenait aussi avec lui, collé à ses épaules comme un chaume épais, le dur mastic de la nuit. J'y plongeais mes mains, je lui donnais le visage de ma campagne natale avec ses routes noires qui vont se perdre entre deux petites lumières, tout là-bas, ou c'est peut-être une auberge, bout du monde qui demeure pour moi interdit. Puis, dès six heures, nous nous mettions à table, ma main gauche obstinément laissée dans le fond de ma poche pour m'assurer davantage de la richesse de mon nouveau butin... Maman me prenait dans ses bras pour monter l'escalier ; je la serrais un peu plus fort en passant devant la chambre noire. Le courant d'air de la nuit faisait vaciller la petite flamme de la lampe Pigeon.

Elle me déshabillait en chantant et, m'ayant longuement bordé, se retirait sur la pointe des pieds, ayant soin de laisser entrebâillée la porte de ma chambre afin que j'aperçoive, avant de m'endormir, la lueur trembleuse de la petite loupote qui demeurait sur le palier toute la nuit.